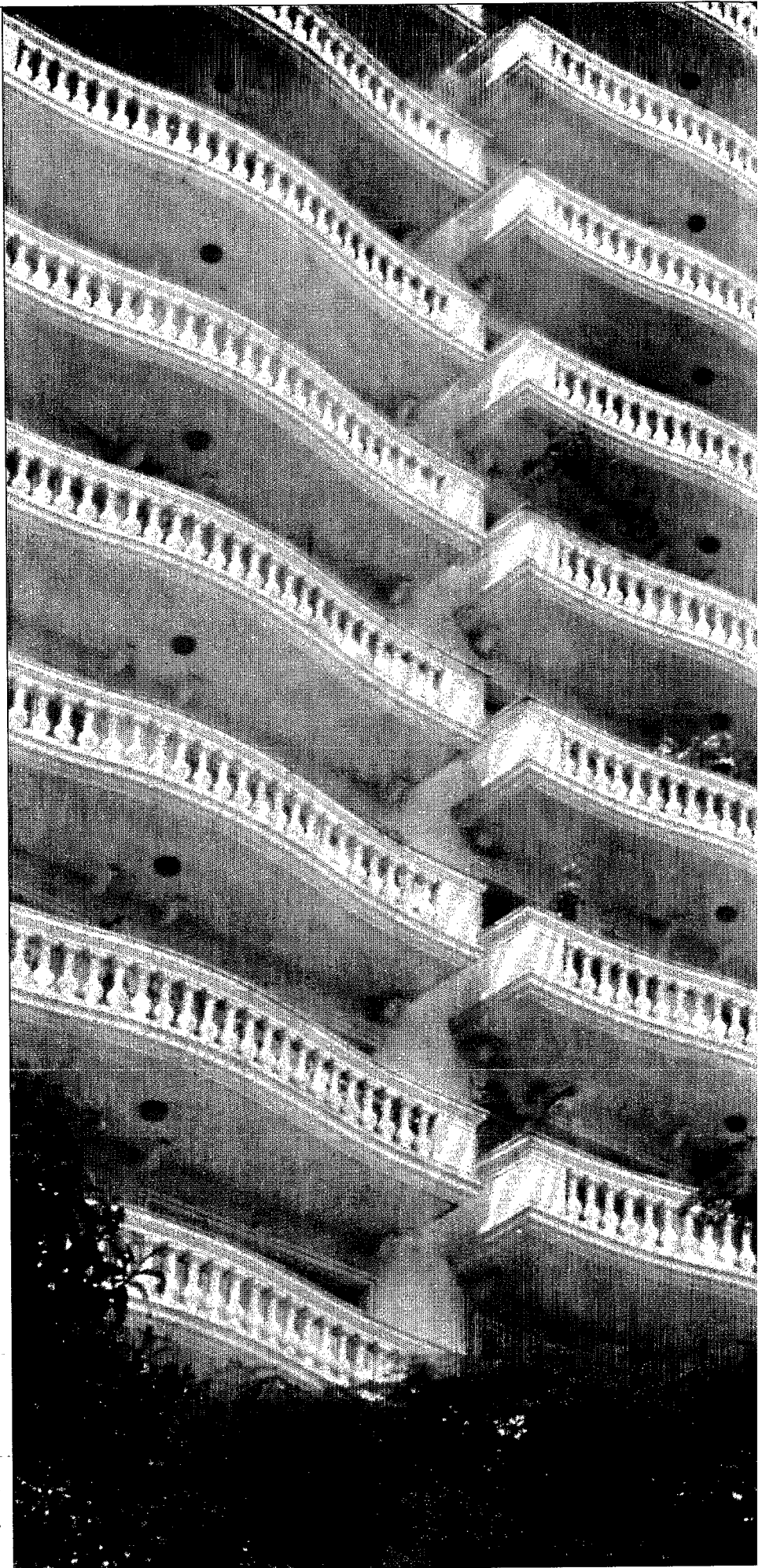


SAO PAULO LA FRAGMENTATION SECURITAIRE D'UNE MEGAPOLE

Le groupe Mégapoles poursuit sa recherche des différenciations urbaines (Cf. Orstom Actualités n°29 "De mégapoles en mégapoles"). Chaque nouvel exemple abordé amène de nouveaux thèmes forts. Consacrant récemment un débat à l'urbanisation brésilienne, le groupe fut conduit à prendre la mesure d'un réflexe sécuritaire qui, aujourd'hui, va jusqu'à imprimer profondément sa marque dans la morphologie urbaine. Les modes d'habiter en sont parfois bouleversés. C'est ce que nous montre et nous annonce la mégapole de São Paulo, qui n'est pourtant pas la moins sûre des grandes villes du Brésil. Le modèle pauliste ne saurait, toutefois, se réduire à ce seul aspect. On y retrouvera, mêlés à ce thème récurrent, de nombreux autres thèmes caractéristiques des situations mégapolitaines. Malgré cela, São Paulo ne peut être confondu avec aucune des autres villes étudiées jusqu'ici par le groupe. Une fois de plus, les différences sont considérables.



*Balçon à balustres nostalgiques
à chaque étage d'une tour "aristocratique"
Photo : Philippe Haeringer*

Fonds Documentaire ORSTOM



010018649

Fonds Documentaire ORSTOM

2 Cote : B * 18649 Ex : 1

ENFERMEMENTS ARISTOCRATIQUES

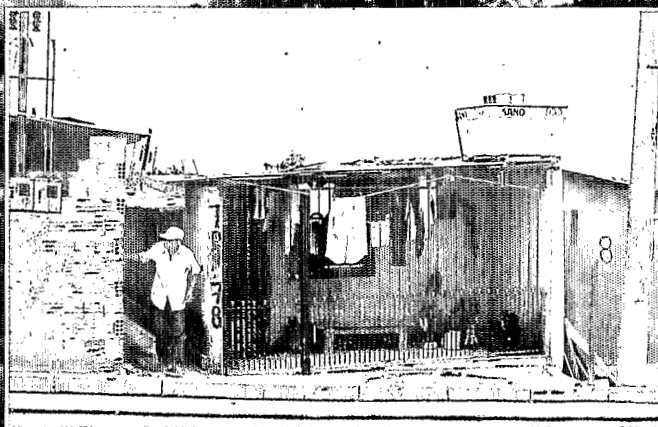
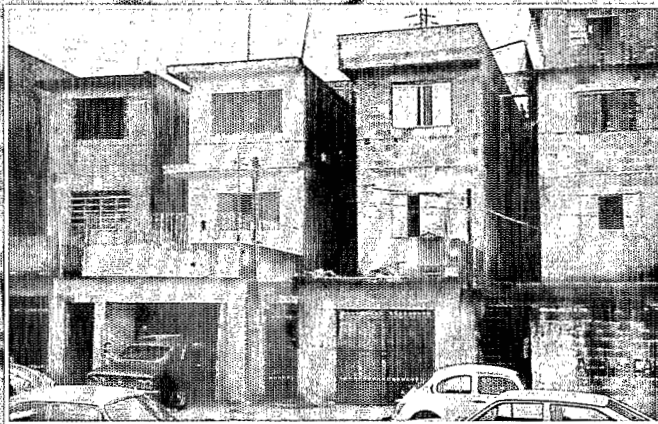
Les vieux habitants de São Paulo se plaisent à rappeler leur mythe fondateur, celui du pionnier ou *bandeirante*. Une *Casa do Bandeirante* est toujours là pour la démonstration. Mais les sociologues d'aujourd'hui assurent que l'esprit du pionnier demeure. Le migrant nord-est, maintenant majoritaire, débarque toujours à São Paulo avec un projet d'établissement individuel, tout modeste soit-il. Voilà pourquoi, sans doute, malgré les contraintes d'une agglomération de près de 20 millions d'habitants (1), São Paulo reste sous l'emprise d'un modèle résidentiel majoritairement unifamilial, contrairement à ce que l'on observe, par exemple, sur le continent africain. Mais cette affirmation a de quoi troubler ceux qui savent que São Paulo est d'abord, massivement, un champ de dix-mille tours (2).

Tours

Il est vrai que São Paulo pose un curieux problème à qui veut comprendre les comportements résidentiels des habitants de cette ville. Seraiient-ils en train de passer d'un modèle à son exact contraire? Une telle mutation serait d'autant plus impressionnante qu'on ne relève guère, à São Paulo, de formes intermédiaires. Sauf quelques exceptions relevant d'une dynamique manifestement ancienne et périmée (voir par exemple l'extraordinaire enchevêtrement des vieux quartiers centraux), São Paulo ne voit surgir que de hautes tours (de 15 à 30 étages) sur un parterre résolument horizontal.

Il ne peut être question de réduire ce phénomène de verticalisation à une simple écume, à une poussée superficielle qui cacherait une réalité profonde. Le fait est trop considérable et il convient de bien noter que la plupart des tours de São Paulo, sauf sur quelques voies royales de la finance et des affaires, sont bien des tours résidentielles. On est loin du modèle jakartanaï (par exemple), où une verticalisation également spectaculaire, mais strictement limitée à la sphère des affaires, n'entame en rien l'horizontalité résidentielle.

Pour autant, nous ne sommes pas non plus dans un modèle cairote ou singapourien, où la verticalisation concerne



Le modèle bourgeois chez les pauvres. Classes médianes ? - Photo: Philippe Haeringer
Pavillons individuels disparaissant derrière leurs cages à voiture - Photo: Philippe Haeringer
Même les demeures les plus modestes s'offrent des grilles protectrices - Photo: Philippe Haeringer

tout le monde et singulièrement les couches populaires. A São Paulo la verticalisation s'adresse d'abord aux catégories privilégiées et relève assez largement d'un processus de ségrégation. Celui-ci, bien sûr, préexistait, la mémoire pauliste gardant le souvenir de quartiers traditionnels prestigieux (Campos Eliseos, Higienopolis, etc.) qui le sont parfois restés après verticalisation. Mais la législation ainsi que les motivations de la verticalisation, pour autant qu'on puisse les apprécier, ont accentué cette ségrégation en la déplaçant largement.

Sous quel empire les Paulistes aisés ont-ils donc abandonné leurs villas baroques, leurs *palacetes* et leurs chalets chargés d'identité? Sur de nombreux axes, la pollution automobile a pu suffire à suggérer cette fuite dans la troisième dimension. Parallèlement, et plus généralement, un sentiment d'insécurité grandissant a pu accélérer ce regroupement dans des tours souvent gérées comme des bunkers. Enfin, promoteurs et architectes ont su répandre le goût d'un modernisme et d'un luxe très poussés, dans une surenchère sans cesse entretenue.

La législation elle-même, en édictant des règles propres à limiter les densités humaines, aboutit à favoriser l'offre d'appartements de plus de 200 m². Ainsi voit-on souvent se reconstituer le concept de la villa, avec parfois un seul appartement par étage débouchant de toutes parts sur des terrasses jardinées. Au sommet des tours, l'appartement de "couverture", très recherché, réalise plus complètement encore le rêve de la villa suspendue ou du château des brumes.

Murs

Que devient, pendant ce temps, le patrimoine pavillonnaire délaissé? Sa destinée est de disparaître et c'est une immense perte qui s'opère ainsi jour après jour. Cependant, un sursis lui est parfois accordé, soit parce que les professions libérales s'en emparent pour le transformer en officines, soit parce qu'une lente dégradation le livre à une occupation morcelée, populeuse, proche du squat: c'est le phénomène des *cortiços* ou ruches humaines, dont l'importance ne cesse de croître dans la partie centrale de l'agglomération. En somme, le paradigme de l'habitat individuel semble être fortement mis à mal. Pourtant, sans encore quitter la sphère des riches, on peut trouver au moins deux mûles de résistance. Le premier est défensif et peut-être n'a-t-il qu'un avenir limité. C'est celui qui s'organise autour des plus remarquables des *jardins*. Parce que la création de ces quartiers-jardins, dans les premières décennies du siècle, fut enveloppée de

tout un discours éthique sur la ville (transposition "aristocratique" des enseignements d'Ebenezer Howard en Angleterre) et parce que cette éthique se concrétisa dans une solide réglementation, une sorte de patriotisme de quartier y assure aujourd'hui encore une attentive vigilance à l'encontre des pressions spéculatives et des constructeurs de tours.

Jardim America, Jardim Paulista et quelques autres, comme des mers intérieures de tuiles rouges et de frondaisons, résistent à la logique des tours. Mais celles-ci, en bataillons serrés, cerrent de toutes parts ces derniers poumons de la ville médiane. On pourrait croire à un combat d'arrière-garde. Mais la passion de la villa et du jardin resurgit à trente ou quarante kilomètres de là, en rase campagne! et c'est, par exemple, Alphaville.

Alphaville, malgré son éloignement, n'est pas une banlieue mais une transplantation. Puisque la ville est en proie à la pollution, à l'insécurité foncière et à l'insécurité tout court, on va la recréer en lieu sûr et pur. Et l'encloue pour de bon. Alphaville est un chapelet d'immenses quartiers emmurés comme l'était Berlin, à l'intérieur desquels tous les fantasmes de villas à l'italienne ou de pelouses à l'américaine peuvent à nouveau se donner libre cours.

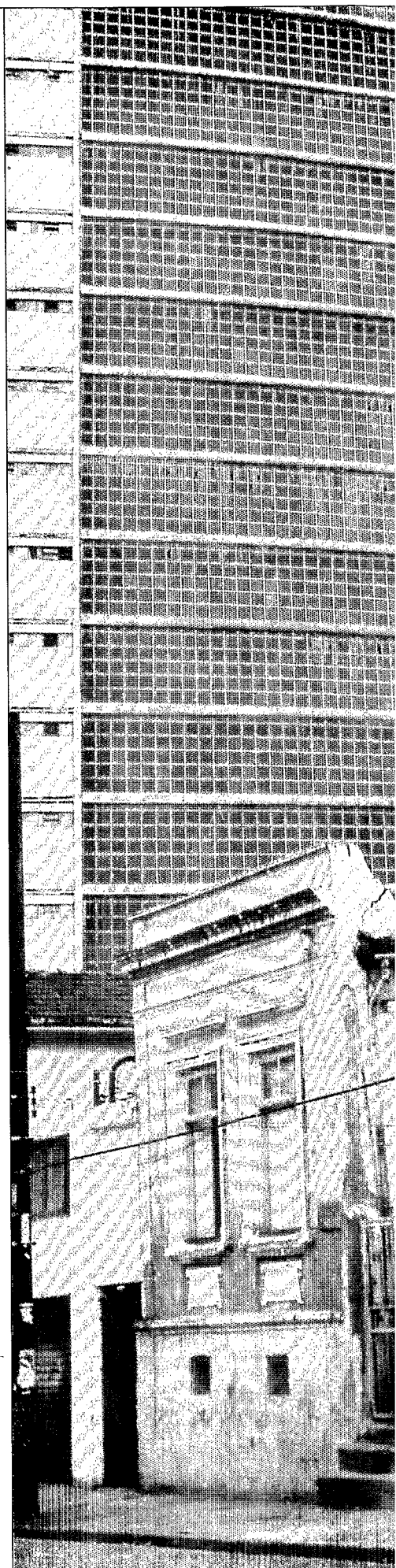
L'OCEAN MAJORITAIRE

Ainsi, le désir d'habitat individuel garde ses droits même dans la tranche sociale visée par les bâtisseurs de tours. Quant à l'immensité des populations pauvres ou moyennes (8 ou 9 habitants sur 10), on ne peut que constater qu'elle relève encore presque totalement de ce modèle résidentiel, certes décliné différemment.

Ruches

Notons-en tout de suite les exceptions. Le phénomène *cortiço*, déjà mentionné, et dont le développement est parallèle à la progression des tours sur le tissu pavillonnaire ancien, n'est qu'une perversion de celui-ci. Un habitant sur dix y a recours (3). La politique du logement social, aux réalisations numériquement très marginales (un habitant sur 30) malgré leur volume souvent impressionnant, ne s'exprime que partiellement sous la forme d'immeubles collectifs: des barres de quatre étages sans ascenseurs. On expérimente aussi diverses formules d'auto-construction assistée, ce qui nous ramène au principe de l'habitat individuel. Et il est

Pavillons et immeubles paupérisés des quartiers anciens: les *cortiços* - Photo: Philippe Haeringer





significatif que le régime même des barres est toujours l'accession à la propriété, chaque barre se voyant gérée, comme les tours des riches, par une association de copropriétaires.

Le comportement des investisseurs privés est davantage susceptible d'entamer l'horizontalité majoritaire. Ayant capturé la plus grande partie des classes aisées, sauront-ils aborder des marchés moins prestigieux? Ils le font déjà si l'on en juge par la présence, dans le paysage de presque tous les secteurs de la banlieue, de gerbes isolées mais colossales de tours soeurs, groupées par deux, par six ou par douze, et qui semblent vouloir aspirer la part solvable des populations. Ces tours sont beaucoup plus rustiques que celles des beaux quartiers, mais il n'est pas sûr que l'on puisse descendre beaucoup plus bas dans les normes quand on choisit le parti de la verticalité. Surtout s'il s'agit de détourner les gens d'un système résidentiel majoritaire qui assure assez bien sa reproduction.

Vagues

Il faut en effet croire que ce système majoritaire, qui fabrique l'océan et les vagues des banlieues proches ou lointaines, fonctionne bien. Il a d'abord pour lui une très grande souplesse. Voilà un modèle résidentiel qui traverse les situations urbaines et les classes de revenu. Il se développe aussi bien dans le cadre de lotissements réguliers et équipés que dans celui des innombrables lotissements clandestins de la périphérie. Il est adopté aussi bien par une partie des classes moyennes supérieures que par l'immense majorité des citadins démunis, dont certains n'y peuvent accéder que par l'auto-construction et l'entraide (*mutirão*). Ce modèle traverse l'histoire aussi, car il faut sans doute en chercher l'origine dans les cités ouvrières et les *sobradinhos* du début du siècle.

Jusque dans les années 50 la classe ouvrière, puis la classe moyenne, furent pour une large part logées dans des maisons individuelles jumelées ou en bandes, bâties en petites séries par les employeurs ou, plus souvent, par des petits ou moyens investisseurs. La mode, ici encore, semble être venue d'Angleterre (4). Lorsque l'exode rural explosif du milieu du siècle et diverses mesures populistes engendrèrent l'abandon de ce type d'investissement au profit d'une fébrile activité de lotissement dans les périphéries, (auto-construction et auto-promotion prenant le relais), il en resta des représentations et des normes morphologiques que l'on retrouve aujourd'hui dans la réglementation du permis de lotir et du permis de construire.

Le module de base reste une parcelle étroite en façade (5 m), allongée en profondeur (25 m), conçue pour être bâtie en mitoyenneté ou en quasi-mitoyenneté, un passage latéral permettant d'accéder à une courette arrière (le *quintal*) et à un édicule annexe qui était et reste souvent le logement de la bonne. Les *sobradinhos* comportaient, par définition, un étage pour les chambres, et c'est bien ce qui se reproduit dans les banlieues. Ils jouissaient parfois d'un jardinet sur rue qui, transformé aujourd'hui en cage à voiture, est devenu un élément structurel incontournable.

Une voiture, une bonne, des chambres à l'étage, ce n'est évidemment pas une réalité pour tout le monde, mais ce sont les éléments d'un modèle résidentiel auquel quiconque se réfère. Même dans les lotissements les plus pauvres, c'est lui qui opère avec, toutefois, des dimensions plus faibles (40 ou 60 m²), des briques empilées petit à petit, des finitions jamais faites, un étage en attente sur une dalle en béton brut, un garage bric-à-brac sans voiture et, dans le *quintal*, plutôt qu'une bonne, un locataire encore plus pauvre.

Dérives

Ce dernier détail a de l'importance. Il indique que le paradigme de l'habitat unifamilial rencontre aussi des limites au bas de l'échelle sociale. Il semble toutefois que la progression de la pauvreté urbaine ne soit pas la vraie ou la seule cause d'un développement récent de cette spéculation locative de fond de cour. La multiplication des *cortiços* de banlieue doit être aussi reliée à la mécanique des distances et des flux. L'avènement de l'autobus avait permis l'explosion spatiale de São Paulo. Tout se passe comme si, un demi-siècle plus tard, ce mode de transport avait atteint les limites de sa fonctionnalité dans une agglomération essentiellement structurée par les transports routiers. Les banlieusards de la *Zona Leste* ou de la *Zona Sul* connaissent des temps de transport quotidien de 3 heures en moyenne, mais atteignant souvent 4 ou 5 heures. On pense que le ralentissement de l'offre en lotissements périphériques en est une conséquence.

Un autre phénomène concourt de façon inattendue à la densification humaine: le relief des sites. Moins escarpée que le front de mer de Rio, l'agglomération pauliste apparaît cependant à une infinie succession d'ondulations ou *morros*. Associé au type d'habitat en vigueur, ce relief engendre une dérive architecturale qui entraîne à son tour une modification des modes d'occupation. Dès lors que le garage sur rue constitue le point

d'ancrage obligé du logis, le rattrapage des pentes les plus fortes s'obtient par un empilement de niveaux en escalier (vers le haut ou vers le bas) qui favorise, naturellement, le fractionnement des bâtisses en plusieurs foyers plus ou moins imbriqués. C'est évidemment dans les lotissements clandestins, peu soucieux de la qualité des sites, que ces situations se rencontrent le plus souvent. Cette perversion du modèle résidentiel unifamilial contribue, avec d'autres éléments caractéristiques des lotissements clandestins (tracés approximatifs, sous-équipement), à forger des paysages urbains à la fois chaotiques et populeux, bien dans une note "tiers-monde". Cela n'est pourtant pas encore ce que l'on appelle, à São Paulo, des *favelas*. Dans cette métropole qui s'est longtemps enorgueillie de n'en point compter se multiplient aussi, depuis 15 ou 20 ans, ces petites taches cancéreuses, souvent linéaires, qui prennent place dans les "friches" foncières, les délaissés: bas-fonds inondables, talus, terrains oubliés ou en attente. Ici, la perspective d'une régularisation ou "amnistie" n'existe pas. Les habitations restent donc en bois et en tôles, en matériaux de récupération. Toutefois, à leur misérable niveau, elles participent aussi, un peu, de la stratégie et du rêve pionniers: elles sont presque toujours unifamiliales, et les *favelas* se trouvent souvent proches d'une zone d'emploi ou d'un équipement important.

Les HLM paulistes hésitent entre une verticalisation modérée et un retour à l'horizontal individuel - Photo : Philippe Haeringer

L'UNITE ET L'INFINI

Mais peut-on vraiment parler encore de rêve, que ce soit pour les *favelados* ou pour la majorité des banlieusards perdus dans la triste et immensurable monotonie des *morros*, trivialement insérés dans un jeu de cubes interminable? Il est difficile d'en juger.

Horizons

En comparaison des autres mégapoles du tiers-monde - catégorie à laquelle São Paulo a longtemps cru pouvoir échapper - la qualité du maillage urbain pauliste n'est pas catastrophique. Les indicateurs sont encourageants: électricité dans tous les foyers, eau courante dans dix neuf foyers sur vingt, réseaux d'assainissement desservant un foyer sur deux (ce qui est rare), plus d'une rue sur deux revêtue, plus de quatre rues éclairées sur cinq. La genèse plus ou moins clandestine de la plus grande part de l'espace urbain n'empêche pas son intégration progressive, ce qui contraste avec les classements définitifs notés ailleurs. A cette souplesse s'ajoute celle d'un habitat individuel évolutif, mais guidé par un modèle, donc intégrable lui aussi. Reste le morne défilé de l'innombrable. Mais São Paulo est une mégapole, comment y échapper? Chaque grande ville possède son mode de fragmentation en socio-systèmes locaux. Ici, chaque citadin peut s'identifier à son lotissement, à sa paroisse, à sa colline, généralement innervée par une rue commerçante sommitale. Mais les marquages du paysage, les "enclosures" protecteurs et identitaires restent peu opérants dans les banlieues de São Paulo, et ne per-

mettent pas d'échapper au spectacle de l'infinie reproduction. A cela contribue la faible présence du végétal, conséquence de la mitoyenneté des habitats, qui laisse à nu la brutale juxtaposition. Mais tout se passe comme si cette trop large ouverture des paysages de la banlieue pauliste trouvait sa sanction ou son correctif dans le frileux enfermement des habitats individuels.

Grilles

Il faut en effet parler de l'insécurité réelle ou ressentie qui est le triste lot des villes brésiliennes. Cette crispation sécuritaire se traduit dans les formes. C'est à cause d'elle qu'une cage à voiture s'adosse à toutes les façades, avec une évidente fonction de protection non seulement d'un véhicule qui n'existe pas toujours, mais de la maison elle-même. Hautes grilles coiffées d'un toit métallique ou d'une dalle de béton. La pièce de séjour y perd les trois-quarts de son éclairage naturel. On la transfert éventuellement à l'étage, avec terrasse sur la dalle. Mais il faut à nouveau de hautes grilles...

Répété inlassablement sur des centaines de milliers de façades emboîtées, ce dispositif confère à la mégapole le caractère d'un camp retranché contre lui-même. On savait déjà que les riches et les moyens riches s'étaient inventé des bulles, collectives celles-là: tours-bunkers, quartiers emmurés, polices privées, mais aussi clubs multi-loisirs pour tous les dimanches, shopping-centers palaces pour toutes les consommations, motels glorieux pour



toutes les aventures, autant de lieux où nuisances et insécurité urbaines sont bannies, le concept de ville nié ou sublimé.

Retrouver le même enfermement, individuel celui-ci faute de mieux, au cœur de la société majoritaire, donne le sentiment d'une cité désespérément atomisée, et interroge sur le sens d'une évolution. Mais on a le choix entre deux attitudes: frémir devant la multiplication de ces barreaux de prison domestiques - en oubliant qu'après tout nos portes ont des serrures depuis des siècles -, ou regarder tranquillement les jeunes riverains profiter de ces barreaux pour tendre, un peu partout, leurs filets de volley en travers des rues... Géniale adaptation des jeux citadins aux systèmes résidentiels locaux! Les voitures passent très bien sous les filets de volley et le Brésil, sans nul doute, dominera un jour le volley-ball mondial ■

Philippe Haeringer

Département Société, Urbanisation, Développement
UR "Villes, espaces, aménagement".

Notes

(1) En 1991 le municipio de São Paulo compterait près de 12 millions d'habitants, la région métropolitaine ou Grande São Paulo près de 18 millions. Mais il pourrait paraître légitime d'ajouter à ce total sinon les nombreuses villes satellites comme Jundiaí ou Campinas, du moins le débouché maritime immédiat de l'agglomération (Santos) et son cortège industriel (Cubitão) ou balnéaire (Guaruja).

(2) Leur nombre réel serait même supérieur (15.000 immeubles à ascenseurs en 1988 selon Nadia Somekh).

(3) Mais 2 ou 3 sur 10 si l'on inclut une toute autre acception du *cortiço*, dont il sera question plus loin à propos des banlieues.

(4) On peut faire un rapprochement avec les *lilong* de Shanghai, également influencés par le modèle anglais, mais agglomérés à la chinoise.

Pour en savoir plus

Caldeira V., Pereira M. et R., Dos Santos C. São Paulo - Institut Français d'Architecture, Supplément du Bull. d'Informations Architecturales, n°116, 1987, 23 p.

Caldeira Brant V., edit. São Paulo: Trabaltar e viver - Comissão Justiça e Paz de São Paulo, 1989, Editora Brasiliense

Damais J.Ph. - São Paulo 1985: une ville à la poursuite de sa croissance - Annales de Géographie n°536, 1987, pp. 423-461

Haeringer Ph. Tableaux d'une exposition. Découverte d'une mégapole: São

Paulo, l'enfermement sécuritaire. MEGAPOLES "Montrer la ville pour la comparer", 1991, 36 p.

Jacobi P. Autoconstrução: mitos e contradições - Espaço et Debates n°3, 1981, pp. 21-44

Rolnik R., Kowarik L., Somekh N. edit. - São Paulo: crise e mudança - Prefeitura de São Paulo, 1990, 215 p. Editora Brasiliense.

Sachs C. São Paulo: Politique publique et habitat populaire - Collection Brasília, Ed. de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1990, 267 p.

Santos M. Metropole Corporativa fragmentada: O caso de São Paulo, 1990, 117 p.

Somekh N. A Verticalização de São Paulo: um elemento de segregação urbana? Espaço e debates, n°21, 1987, pp. 72-88

Zaratin S. Aspectos da problemática do uso do solo na Grande São Paulo - Emplasa, São Paulo, 1976, 32 p.

Sao Paulo : a security - conscious megalopolis

O stom's "Megapoles" group has been studying urbanization in Brazil, and has found that the concern for security has a major impact on habitat styles - even in São Paulo, which is not the most dangerous of Brazil's big cities. São Paulo's traditional housing consists of one-family dwellings, for rich and poor alike. Now, however, with 20 million inhabitants, the city has begun to build upwards; clusters of tower blocks rise above a sea of two- to four-story dwellings.

The higher socio-economic groups have now largely moved out of their inner city villas into two types of housing: garden cities beyond the suburbs, with the same family house model set in well-guarded parks, and equally well-guarded

luxury tower blocks, many of which retain the family house feeling with one flat per floor and balconies all round.

Apart from subsidized housing estates of long, four-storey blocks, and a growing number of low-cost tower block estates, the city's poorer inhabitants still cling to the family dwelling, whether in older houses or on new building plots, official or clandestine. Owner occupancy is the rule, even on subsidized estates.

But the common factor everywhere is security-consciousness. Every house is protected by wire netting or iron bars; often this "cage" is a former front yard, fenced in and roofed, protecting the house and - where there is one - the car.

ORSTOM

A C T U A L I T E S

LES "TEPETATES"

SAO PAULO

L'EVALUATION

CORDET

CAMPAGNE

ALIZE II

BACTERIES

DE L'EXTREME

N° 33

1991

INSTITUT
FRANÇAIS
DE RECHERCHE
SCIENTIFIQUE
POUR LE
DEVELOPPEMENT
EN COOPERATION

A l'Est de Mexico, entre la plaine alluviale et la Sierra Nevada, la zone de piémont a été choisie pour étudier les sols volcaniques indurés (tepetate). L'image Spot constitue un outil qui permet d'extrapoler les résultats cartographiques obtenus dans cette zone aux trois millions d'hectares couverts par ces formations sur l'altiplano mexicain. Image SPOT Mexique du 20/12/90 (1/200 000) Traitement Orstom-L.I.A.-Télétection - Laboratoire de photographie Annick Aing

ORSTOM

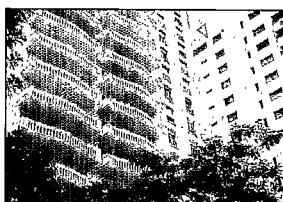
A C T U A L I T E S



Les "tepetates", récupération et mise en valeur des terres volcaniques indurées au Mexique.

2

São Paulo - La fragmentation sécuritaire d'une mégapole.



19

"Alizé II, à bord du Noroît, journal de bord d'une campagne océanographique de Panama à Nouméa, vingt-six ans après "Alizé I".



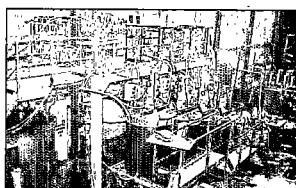
8

Une enquête de sociologie des sciences : la recherche dans les Dom-Tom.



25

Les bactéries de l'extrême - Une nouvelle voie de recherche sur les formes de vie les plus primitives.



13

Les "tepetates", récupération et mise en valeur des terres volcaniques indurées au Mexique.



30

Informations

Fonds Documentaire ORSTOM

Collection Bx 18 649 a Ex: 1
Bx 18653

Publications

Directeur de la publication : Louis Perrois
Rédactrice en chef : Catherine Leduc-Leballeur
Orstom : 213, rue La Fayette 75010 Paris
Tél. : 48 03 77 77
Fax DIST : 40 34 69 13
ISSN 0758 833 X
Commission paritaire N° 1864 ADEP
Imprimerie : Offset Arcueil
Tél. : 46 64 01 02